

Cardinal Jules Géraud Saliège

(1870-1956)

Par Jean Claude Meyer



On ne saurait aborder une biographie de l'homme d'Église, du patriote que fut le Cardinal Saliège sans lire la lettre dont il ordonna la lecture dans toutes les églises le 23 août 1942

" Mes très chers Frères,

Il y a une morale chrétienne, il y a une morale humaine qui impose des devoirs et reconnaît des droits. Ces devoirs et ces droits tiennent à la nature de l'homme. Ils viennent de Dieu. On peut les violer. Il n'est au pouvoir d'aucun mortel de les supprimer.

Que des enfants, des femmes, des hommes, des pères et des mères soient traités comme un vil troupeau, que les membres d'une même famille soient séparés les uns des autres et embarqués pour une destination inconnue, il était réservé à notre temps de voir ce triste spectacle.

Pourquoi le droit d'asile dans nos églises n'existe plus ?

Seigneur, ayez pitié de nous.

Notre-Dame, priez pour la France.

Dans notre diocèse, des scènes d'épouvante ont eu lieu dans les camps de Noé et de Récébédou. Les Juifs sont des hommes, les Juives sont des femmes. Les étrangers sont des hommes, les étrangères sont des femmes. Tout n'est pas permis contre eux, contre ces hommes, contre ces femmes, contre ces pères et mères de famille. Ils font partie du genre humain. Ils sont nos frères comme tant d'autres. Un chrétien ne peut l'oublier.

France, patrie bien aimée, France qui porte dans la conscience de tous tes enfants la tradition du respect de la personne humaine. France chevaleresque et généreuse, je n'en doute pas, tu n'es pas responsable de ces horreurs.

Recevez, mes chers Frères, l'assurance de mon affectueux dévouement.

Jules Géraud Saliège, Archevêque de Toulouse

À lire, dimanche prochain [23 août 1942], sans commentaire."

Recopiée à la main des milliers de fois, diffusée à la radio anglaise, connue de toute la France, cette lettre est l'événement qui réveilla les consciences en faveur des Juifs persécutés.

"Cet homme était une flamme", par ces mots, le Général de Gaulle témoigna de l'estime qu'il portait à ce fils de la Haute Auvergne, né à Mauriac le 24 février 1870. Orphelin de père à douze ans, Jules Géraud, participait aux jeux et aux travaux des champs avec ses camarades. Élève au petit séminaire de Pleaux puis au grand séminaire d'Issy-les-Moulineaux, ordonné prêtre en 1895, il enseigna au petit séminaire de Pleaux, puis au grand séminaire de Saint-Flour dont il devint le Supérieur en 1907. Là, donnant l'exemple, il insistait sur le devoir pour le prêtre de poursuivre le travail intellectuel et une vie d'oraison, fondement de tout apostolat. C'était l'époque du modernisme commençant. Esprit clair et synthétique, excellent pédagogue, il incitait les élèves à poser des questions, auxquelles lui-même et ses collègues s'efforçaient de trouver des réponses. Orateur renommé, il était souvent demandé. Par ses prédications, il apparaissait fidèle à l'inspiration du *Sillon* de Marc Sangnier et il rejoignait le catholicisme social et le mouvement du clergé vers le peuple.

Infirmier militaire en 1914, il devint ensuite aumônier volontaire. Son courage lui valut de recevoir la Croix de guerre : "s'est particulièrement distingué au Cornillet, le 23 juillet 1917, en se rendant en plein jour et à découvert jusqu'à la tranchée de première ligne en grande partie détruite, pour y donner des soins et consolations aux blessés."

Nommé évêque de Gap en 1925, Jules Géraud y apprit à exercer les fonctions épiscopales et il quitta avec regret son clergé et ses diocésains quand il fut nommé archevêque de Toulouse en 1928. Dès la première année, il parcourut tout le diocèse en manifestant la volonté de renouveler la vie diocésaine selon la ligne de l'Action Catholique tracée par le pape Pie XI. Dans ce but, il sut s'entourer de collaborateurs dévoués, comme l'abbé Louis de Courrèges d'Ustou qu'il demanda et obtint comme évêque auxiliaire en 1935. Il subissait les premières atteintes d'une paralysie du bulbe rachidien qui, progressivement, allait limiter ses mouvements et lui ôter l'usage de la parole. Tout autre que Saliège aurait démissionné. Lui, non ! Un courant de sympathie n'avait pas tardé à entourer Mgr Saliège qui aimait aller à la rencontre de ses diocésains, particulièrement des ouvriers et des ruraux lors de ses fréquentes visites pastorales. Il encourageait les services sociaux de la Maison des Œuvres. Soucieux de l'avenir, il soutenait fermement le développement des mouvements de jeunesse.

Participant en 1930 à la session de Marseille des Semaines Sociales de France, Mgr Saliège prononça un discours remarqué concernant "ce qu'enseigne l'Église sur l'éminente dignité de la personne humaine", où perçait l'inquiétude devant la situation internationale. Ayant remarqué l'intervention de l'abbé Bruno de Solages, il le fit nommer recteur de l'Institut Catholique de Toulouse. Par *La Semaine Catholique*, dès 1931 il formait ses diocésains à la critique du bolchevisme et du néo-paganisme nazi. "La Vierge, le Christ, les premiers disciples étaient de race juive", déclara-t-il à la réunion de protestation contre l'antisémitisme tenue au théâtre du Capitole le 12 avril 1933. Son discours de réception à l'Académie des jeux floraux consacré à "l'intuition d'amour", source de l'état mystique et de la création artistique révèle sa grande culture philosophique et théologique

Quand survint la défaite de juin 1940, Mgr Saliège exprima une allégeance sans emphase envers le gouvernement de Vichy. La rupture s'amorça quand, le 11 août 1941, il fit allusion aux souffrances infligées aux Juifs. Elle éclata quand se produisit le tragique événement survenu au camp du Récébédou. À l'archevêché d'innombrables lieux de retraite furent indiqués aux personnes menacées. Sous le patronage de Mgr Saliège et de Mgr de Courrèges, Garel put commencer son réseau de sauvetage des enfants juifs. Aux lendemains de la Libération, l'archevêque contribua à la pacification de l'opinion prompte à toutes les vengeances. Dans ses *Mémoires*, le Général De Gaulle, évoquant sa venue à Toulouse le 16 septembre 1944, écrira : "Au premier rang [des notables] se tenait le vaillant archevêque, Mgr Saliège", là, le Général déclara: "Jamais Toulouse n'a cru que la France fût perdue." Il suivait la tradition de l'Ancien Régime pour désigner l'évêque par le nom de sa ville épiscopale, et il le nomma membre de l'Ordre des Compagnons de la Libération. Les Toulousains accueillirent avec joie l'annonce, faite le 25 décembre 1945, de la promotion de leur archevêque au cardinalat.

À sa mort, en 1956, le peuple de Toulouse, croyants et incroyants mêlés, une foule évaluée à cent mille personnes fit cortège à "son cardinal" défunt. Le visiteur du musée de la Légion d'Honneur peut contempler, sous un grand portrait du Cardinal, à côté de son insigne d'Officier de la Légion d'Honneur, la Médaille des Justes parmi les Nations décernée par l'institut Yad Vashem, laquelle porte, gravée, la sentence du Talmud :

"Qui sauve une vie, sauve l'humanité"